

Philosophie, immigration, interculturalisme, santé au travail, récits de vie et romans familiaux, les passions de Jacques Rhéaume prennent de nombreuses formes mais s'enracinent dans un même questionnement : vers quoi tend la vie?

Jacques Rhéaume, chercheur

**UNE ENTREVUE
DE PAULE LEBRUN**

Jacques Rhéaume est reconnu pour sa remarquable intégrité, sa rigueur professionnelle, sa passion pour une parole citoyenne et son point de vue critique sur la société. Docteur en sociologie, maître en psychologie, chercheur de fond en psychodynamique du travail et en psychosociologie de l'action sociale, ce professeur de l'Université du Québec à Montréal (UQAM) a publié plusieurs ouvrages sur les approches cliniques en sciences humaines. Mais ses racines sont philosophiques. Diplômé en 1969 du Centre des Études Universitaires de Trois-Rivières (qui allait devenir par la suite l'Université du Québec à Trois-Rivières), sa thèse d'alors portait sur le dualisme corps-esprit dans la pensée rogérianne, question typique des recherches de cette époque.

R. Professeur Rhéaume, est-ce que la philosophie féconde encore vos recherches et vos interventions sur le terrain?

J.R. Même si je continue à me définir comme un partisan des sciences humaines et sociales, je trouve que sur les questions de quête de sens, les sciences humaines n'ont souvent pas grand chose à dire. Particulièrement en temps de crise comme maintenant où les individus sont interpellés par les questions de vie, de mort, de violence. Nous avons besoin actuellement d'un éclairage un peu plus profond. C'est pour quoi je crois à la philosophie.

R. Quels sont vos champs d'intérêt actuellement?

J.R. J'ai un premier champ d'intérêt plus formel : je suis directeur du centre de recherche et de formation du CLSC Côtes-des-Neiges, devenu récemment le Centre de santé et de services sociaux (CSSS) Côte-des-Neiges, Métro et Parc Extension, à Montréal. J'y dirige par ailleurs une équipe appelée METISS (migration, ethnicité, intervention en services sociaux et de santé). METISS est une jonction entre la figure grecque de la ruse, la Métis, et le métissage culturel. Nous nous intéressons aux soins de santé et aux services sociaux dispensés auprès d'une population pluriethnique. L'interculturalisme et l'immigration sont au centre de nos questionnements. Je supervise entre 20 et 25 travaux de recherche dans ce domaine.

R. Quels sont les objectifs de ces recherches?

J.R. Nous cherchons à développer des pratiques de citoyenneté inclusives qui tendent à l'équilibre entre le droit de vie commune et le droit à la différence. Des pratiques qui prennent

« Vue de loin, la politique canadienne semble prendre en compte la diversité des cultures, mais, en pratique, il y a un écart considérable entre les politiques sociales et les procédures d'accueil. »

en compte l'altérité de l'immigrant ou du réfugié. Par exemple, un des chantiers de recherche porte sur des travaux prolinquistiques qui visent à permettre aux gens – en difficulté et en état de fragilité de pouvoir – d'utiliser leur langue maternelle pour obtenir les services adéquats. Sur le plan pratique, une telle politique est difficile à mettre en place.

Dans le même continuum, une de nos chercheuses explore la perception de la naissance qu'ont les femmes de diverses origines. Comment tenir compte des points de vue de ces femmes enceintes qui ont des références religieuses ou culturelles totalement différentes des nôtres? Comment intégrer leur mode de perception dans la perspective extrêmement médicale qui est la nôtre? Nous devons apprendre à faire des compromis dans la façon même d'aborder les accouchements et tout ce qui entoure la naissance. Par exemple, il nous arrive maintenant à Côte-des-Neiges d'accomplir des rituels de fête autour des naissances. Essentiellement, il s'agit de laisser les gens s'exprimer et se raconter au-delà d'une relation purement fonctionnelle. Dans un premier temps, il faut donner un espace de parole aux personnes. Pas une entrevue de 20 minutes, mais plusieurs rencontres pour essayer de les comprendre. Il faut laisser place à des rythmes différents. De même, on peut accepter que d'autres membres de la famille prennent part au processus.

R. Comment sont vécues quotidiennement les lois sur l'immigration par les nouveaux arrivants?

J.R. Dans la politique multiculturelle canadienne, il y a un modèle souvent un peu utopique qui attire les gens de l'extérieur. Les Québécois ont traduit ce modèle par le concept d'intégration dans la différence. Vue de loin, la politique canadienne semble prendre en compte la diversité des cultures, mais, en pratique, il y a un écart considérable entre les politiques sociales et les procédures d'accueil. C'est là qu'intervient la recherche. Elle devient nécessaire pour comprendre ce qui se passe dans la réalité et pour corriger les discriminations de fait.

Ainsi, on favorise beaucoup, à l'heure actuelle, l'immigration dans un contexte d'affaires, si bien que les immigrants doivent arriver ici bardés de diplômes, voire riches, pour pouvoir s'intégrer rapidement. Dans les faits, malheureusement, ils n'auront pas accès à des emplois compatibles avec leur formation. On devra donc composer avec des immigrants surqualifiés par rapport aux emplois qu'ils auront dénichés.

« Jeune, j'ai eu une forte adhésion à l'approche existentielle : Husserl, Merleau-Ponty, Sartre. Et parmi les figures plus... romantiques... Camus et Hemingway. »

De plus, on ne tiendra pas compte du choc de la langue, de la religion ou de la famille. On peut amoindrir le choc si on met en place des dispositifs d'information et d'accueil qui se rendent des services d'immigration et de douanes jusqu'à l'hôpital ou à la clinique de quartier. On mésestime beaucoup la complexité de ces dossiers.

Michel Wiewiorka, un chercheur français, décrit le modèle canadien à son meilleur comme une forme de multiculturalisme intégré. Un multiculturalisme qui défend la citoyenneté. Sur papier, c'est idéal. Du point de vue des gouvernants, la politique d'immigration est généreuse, mais on se préoccupe peu de voir comment cette politique va s'appliquer dans les faits. Nous faisons donc face à toutes sortes de contradictions. Finalement, on propose à l'immigrant un traitement de surface et un modèle qui tient souvent davantage de l'assimilation que de l'intégration dans l'altérité.

Dans nos travaux de recherche on regarde comment se vit l'intégration à la citoyenneté inclusive et comment un métissage culturel peut se réaliser dans la pratique.

R. Lors d'un récent débat, quelqu'un proposait que dans les réformes de santé à venir, on fasse une division du territoire par communautés : la communauté juive, la communauté chinoise, etc. Qu'en pensez-vous?

J.R. Nous sommes absolument contre toute forme de différenciation pouvant conduire au ghetto ou à une ethnicisation des services. Nous pensons au contraire qu'il faut encourager les gens à vivre dans la proximité, qu'il est bon de vivre ensemble dans la diversité. Et non pas se cloisonner. Nous nous situons entre deux pôles : la négation de la différence d'une part et sa fragmentation d'autre part.

R. Les chercheurs universitaires sont souvent coupés de la praxis. Vous faites de la recherche de terrain, vos locaux sont dans l'établissement de santé où vous travaillez. Est-ce que ce lien théorie et praxis est nouveau pour vous?

J.R. Ce lien théorie et praxis est très ancien chez moi. Il concrétise une vieille préoccupation que j'avais dans les années 70 alors que j'étudiais en philosophie et en psychologie. J'ai toujours voulu démontrer que la recherche universitaire devait tenir compte des autres formes de savoir. Je crois que cela exige une certaine proximité. Je crois que l'Académie – la recherche universitaire – est aujourd'hui encore trop cloisonnée. La position traditionnelle veut qu'il y ait un savoir scientifique et d'autres savoirs de moindre importance qui ont besoin d'être éclairés. Cette hiérarchie domine actuellement le champ de la recherche.

Pour ma part, je crois qu'il existe un savoir scientifique construit sur des siècles d'observation et d'analyse, qui a sa valeur propre et aussi ses limites. Mais il y a, parallèlement à celui-ci, d'autres savoirs qui ont leur propre consistance et qui doivent pouvoir s'exprimer à égalité de droit. Il y a un savoir pratique, professionnel, de même qu'un savoir de sens

commun – celui de monsieur-madame tout le monde – qui est construit sur l'expérience quotidienne et qui est tout aussi valable. Vous savez, l'immigré qui a vécu la violence organisée dans son pays, ou celui qui vient de Sri Lanka ou de l'Inde, se débrouille fort bien dans la rue et n'a pas besoin du savoir scientifique occidental pour diriger sa vie. Les gens appartenant à une autre culture ont leurs propres références sociales et médicales. Quand on est dans la praxis sociale, on ne peut pas faire comme s'il y avait un savoir scientifique et d'autres savoirs subordonnés. Ces trois formes de savoirs se chevauchent et, en fait, on pourrait en ajouter d'autres comme le savoir artistique ou le savoir spirituel. Ce dernier, par exemple, est une autre forme de savoir qui n'a rien de réducteur par rapport aux trois autres. Un savoir issu d'une autre source et qui est extrêmement important parce que centré sur les questions philosophiques dont je parlais au début. La philosophie et la spiritualité communiquent par le biais d'une vieille histoire commune. Travailler dans l'interculturel nous rend plus sensible à ces conceptions.

« Quand on est dans la praxis sociale, on ne peut pas faire comme s'il y avait un savoir scientifique et d'autres savoirs subordonnés. »



R. Vous avez parlé à quelques reprises « de faire du sens ». Qu'est ce qui a du sens pour vous? Quelle est votre passion de fond comme chercheur?

J.R. J'aime mettre des idées et des expériences en relation. Je m'intéresse au sens dans tous les sens du terme si je puis dire. Les questions éthiques. Qu'est ce que la vie? Qu'est ce que la mort? Vers quoi la vie tend-elle?

Ce qui me passionne intellectuellement, c'est de pouvoir constamment trouver des formes de recherche qui répondent à toutes ces exigences.

R. Joseph Campbell dit que nous parlons de quête de sens, alors que nous voulons dire plutôt quête de ressenti. Nous cherchons à ressentir les choses, dit-il.

J.R. Oui, pour moi la base est toujours de pouvoir référer à l'expérience vitale : le ressenti comme référence à notre existence charnelle.

R. Quelles sont vos influences? Quels sont les auteurs qui vous ont marqué?

J.R. Jeune, j'ai eu une forte adhésion à l'approche existentielle : Husserl, Merleau-Ponty, Sartre. Et parmi les figures plus... romantiques... Camus et Hemingway. C'est une pensée qui pose essentiellement les questions par rapport à la liberté, la vie et la mort. La philosophie de la raison avec Kant et les grands philosophes allemands m'ont aussi marqué.

R. Il est bon de rencontrer un chercheur universitaire qui maintienne une vision globale et qui ne soit pas avalé par les considérations techniques de la recherche. Il me semble qu'il n'y a plus beaucoup de métavision à l'université. Qu'en pensez-vous?

J.R. Il faut comprendre que toute l'institution du savoir, telle qu'elle est bâtie à cette étape-ci, nous amène à fragmenter nos connaissances et à vivre dans des mondes séparés et généralement très loin de la vie réelle.

R. Vous avez parlé de plusieurs champs d'intérêt. Quel est le second champ?

J.R. Je suis fortement intéressé par tout le courant qu'on appelle « histoires de vie ». J'y suis engagé. En psychosociologie, c'est peut-être par ce biais que les grandes questions de l'existence peuvent rejoindre les savoirs plus empiriques. Je travaille actuellement sur des histoires de vie collective. On pense ici à l'importance de refaire l'histoire d'un groupe, de recréer sa mémoire. Qu'était-il initialement? Quels sont ses héros, ses anti-héros, les ennemis qu'il a affrontés et qui ont contribué à le construire?

Prenons le groupe Multicas, un groupe d'aide alimentaire avec lequel je travaille actuellement. La mission de départ de ce groupe, il y a vingt ans, combinait l'aide aux personnes qui souffraient de la faim et les revendications

pour le droit à des logements sociaux adéquats. Avec le temps, on a mis l'accent sur le service le plus urgent et on s'est éloigné de la mission première. Quand on refait la mémoire d'un groupe, les gens peuvent se repositionner. C'est fort intéressant quand on a à prendre une décision comme : doit-on reprendre de l'expansion? Ou encore : en quoi ce mandat correspond-t-il à notre identité? Cela ne fixe rien. Ça ne fait que rendre plus clairs les devoirs inscrits dans la mémoire.

R. Je sais que vous êtes aussi un spécialiste des relations de travail.

J.R. En fait, je m'intéresse à la santé mentale au travail. C'est le plus ancien de mes champs d'intérêt. Je m'intéresse ces temps-ci à la notion d'hyper-travail. Beaucoup d'employés et de gestionnaires tombent dans le piège de l'hyper-travail, menaçant ainsi leur équilibre psychique. Ces dérives perfectionnistes nous conduisent forcément aux questions politiques. Ultimement, ce qui est remis en cause, c'est notre idéologie néolibérale. ■

La
Luminothérapie
Une cure de lumière
Une source d'énergie

La luminothérapie est une exposition quotidienne à une lumière intense, dans des conditions contrôlées.

Brochure gratuite et information
Les Technologies Northern Light

(418) 337-3544 Sans frais : 1 877 337-3544
www.northernlight-tech.com